

François de Grenaille, *Nouveau recueil de lettres des Dames tant anciennes que modernes*, Paris, Toussaint Quinet, 1642.
(orthographe modernisée)

Lettres d'État
Livre premier

L. I, Lettre 39 : Jeanne d'Arc au Roi Charles VII (p. 247-249)

Sire,

Votre Majesté a vu par les effets de ma main que les inspirations de Dieu n'étaient pas des illusions capricieuses, comme les Politiques les appelaient. C'est à sa bonté que vous devez rendre grâces de tant de bons succès, car vous reconnaissez bien que ma faiblesse n'eût pu rien exécuter si sa toute-puissance ne l'eût aidée. Ne doutez plus de recouvrer votre Royaume vu que le Ciel combat contre les Anglais aussi bien que vos sujets. Mais ce n'est rien d'avoir commencé, il faut finir. Orléans est délivré ; il faut que Paris secoue le joug. Je n'ai pas seulement ordre d'appuyer votre couronne, mais encore de vous la mettre sur la tête. Je me dispose donc à me donner l'honneur d'accompagner V. M. jusques à Reims, et si votre couronnement y doit être miraculeux à raison de la sainte Ampoule, mon bon génie me dit qu'il le sera encore en vertu de votre voyage. J'espère que nous passerons à travers les ennemis comme parmi les amis. Ce n'est pas qu'ils ne nous fassent résistance, mais nous les forcerons. Le Duc de Bethford apprendra qu'il ne peut rien contre un Roi que le Seigneur des Seigneurs veut oindre. J'attends vos ordres là-dessus, et vous souhaitant une victoire accomplie, je suis dans une soumission parfaite,

Votre très humble et très obéissante sujette
Jeanne d'Arc.

L.I, Lettre 44 : Marie Stuart au Roi de France (p.265-267)

Monsieur et très honoré frère¹,

Qu'il est vrai qu'en quittant la France, je quittai tout mon bonheur, et que je sortis lors d'un Paradis pour entrer dans un Enfer ! L'Ecosse qui devait être mon Asile a été mon écueil. Ma Cousine qui me devait conserver me veut perdre, et ne me tient pas lieu de Parente, mais de Bourreau. Je suis renfermée dans une prison si étroite, que cette lettre a bien de la peine d'en sortir, et je ne saurais avoir guère de liberté, puisque je ne me puis pas même plaindre sans contrainte. Mes sujets me veulent juger, et après avoir été sur le trône de deux Royautés, l'Angleterre me veut porter sur un échafaud. Or bien que la gloire de ma maison aussi bien que de ma qualité me donne une horreur extrême d'une si grande ignominie, je me console néanmoins dans mon malheur, sur ce qu'une Reine ne se doit pas désespérer de se voir conduire au supplice avec le Roi des Rois. Marie ne se doit pas offenser d'être décapitée, voyant son Maître pendu entre deux voleurs. Et puis j'espère que si Elizabeth poursuit mon sang, vous le vengerez, et que la France se souviendra qu'elle perd une Reine en moi, plutôt que l'Ecosse. Souvenez-vous s'il vous plaît de faire prier Dieu pour mon âme, comme je prierai pour votre prospérité durant ma vie, et après ma mort. Enfin je vous conjure de continuer au fils les bonnes volontés que vous aviez pour la mère, et de croire que la fille d'un Tyran ne me saurait empêcher d'honorer jusques au dernier soupir le plus juste Roi du monde en qualité de

Votre très humble et très affectionnée Sœur, Marie.

¹ Lettre prétendument adressée par Marie Stuart, reine d'Ecosse, de la prison où elle est retenue à Londres par Elizabeth I^{ère} d'Angleterre, à Henri III, roi de France et frère de François II, à qui elle a été mariée en premières noces, et qui a régné de 1559 (mort de son père Henri II) à sa mort (5 décembre 1560).

Lettres chrétiennes
Livre second

L. II, Lettre 1 : Héloïse à Pierre Abélard (275-279)

Tout Paris s'étonnera, sans doute, aussi bien que vous, mon cher Abélard, de ce que vous aimant plus que tous les hommes du monde, je vous exhorte à ne me pas prendre pour femme, et qu'au lieu d'assurer l'union de nos cœurs par celle du mariage, je semble faire un effort pour les diviser. Croyez pourtant que c'est plutôt par un excès d'affection, que par quelque refroidissement d'amour que je procède de la sorte. Les dangers que vous pourrez encourir me font oublier mes contentements, et quand je considère le déshonneur que vous recevriez de cette alliance, je n'ai plus de passion pour l'honneur que j'en recevrais. Je sais bien qu'étant mariée au plus illustre personnage de notre siècle, je ne saurais être méprisable dans ma bassesse, et ayant été à vous contre le devoir, vous pouvez croire que je ne refuserais pas de l'être suivant les lois. Mais quoi ? voulez-vous que pour me rendre heureuse je vous rende malheureux, et que votre ignominie soit le sujet de ma gloire ? Ne vous endormez point, cher Amant, sur ce calme qui vous flatte, c'est une bonace infidèle qui couvre assurément quelque tempête, qu'il vous faut d'autant plus craindre qu'elle se fait moins redouter. Vos ennemis sont fort dangereux pource qu'ils sont apparemment vos amis. Ainsi quelque bon traitement que vous receviez de mon Oncle, persuadez-vous qu'il vous veut beaucoup de mal, et que s'il ne vous perd pas, c'est plutôt par impuissance que par douceur. Et à parler véritablement, il a été blessé en un point trop délicat, pour ne pas songer à vous blesser à mort, et puisque vous avez touché à son cœur, il voudra toucher au vôtre. C'est pourquoi ne pouvant vous attaquer à force ouverte, il vous attaque par des caresses ; et comme c'est par moi que vous l'avez offensé, il vous veut détruire par moi. À Dieu ne plaise, cher Abélard, qu'étant le glorieux sujet de votre amour, je sois l'instrument fatal de votre ruine. J'aime bien mieux n'être qu'Amante pour vous conserver, que d'être Epouse pour vous perdre. Considérez encore quel plaisir je pourrais avoir au monde si vous receviez quelque sanglant déplaisir. Héloïse vivrait-elle après la mort d'Abélard ? C'est pourquoi je vous conjure d'éviter le mariage pour éviter les embûches, et si vous ne voulez pas vous en garantir pour l'amour de vous, garantisiez-vous en pour l'amour de celle qui vous écrit. Et ne craignez pas que la longueur du temps nous sépare, si un lien indissoluble ne nous unit. Comme vous n'aurez jamais faute de mérite, je n'aurai jamais faute d'affection pour vous, et je veux vous garder librement une aussi grande fidélité que d'autres peuvent garder par obligation à ceux qui les ont épousées. Je ne suis point Manichéenne, mais j'espère faire avec les forces de la nature, ce que d'autres font avec des aides presque surnaturelles. Que si votre cœur se dispose au changement et comme je ne suis pas digne d'en être aimée, il songe à en aimer quelque autre qui le mérite, je serai bien aise que n'étant point attaché, vous puissiez vous lier comme il vous plaira, et que mes contentements ne servent point d'obstacle aux vôtres. Après tout, cher Abélard, l'amour est plus agréable quand il est toujours volontaire. C'est lui qui nous donne des liens, mais il veut voler sans empêchement. [...]
